

— Un mauvais serviteur est une plaie dans une maison ; dit don Estevan.

— Un jour ou l'autre je finirai par m'en débarrasser, reprit le jeune homme.

— Et vous forez bien, dit le Ranchero ; rendez-vous dans la « Huerta, » ma fille doit s'y promener en ce moment, je vous rejoindrai bientôt.

Les deux jeunes gens quittèrent le corral et entrèrent dans le magnifique jardin, qui s'étendait à une grande distance derrière la maison ; Diamant les précédait gaiement.

L'intelligent animal ne fut pas long à découvrir la piste de la jeune fille ; bientôt on entendit ses abois joyeux, et, presque aussitôt, dona Mercedes émergea d'un massif de grenadiers en fleurs.

Elle s'avança souriante au-devant des deux jeunes gens.

— Chère Mercedes, dit don Luis, je vous présente don Estevan de San Lucar, mon ami, plus même, mon frère, sinon par le sang du moins par le cœur.

— Je serai sa sœur, cher don Luis, dit-elle avec un délicieux sourire, en tendant sa main mignonne à don Estevan qui la baisa respectueusement.

— J'espère, par ma sincère affection et mon dévouement, mériter de vous ce nom précieux, *senorita*, répondit le jeune homme.

— Je n'ai pas de secrets pour Estevan, chère Mercedes, reprit don Luis, nous pourrions devant lui laisser parler nos cœurs sans crainte.

— Comment se fait-il que vous ne m'ayez encore jamais parlé de don Estevan, mon ami ?

— Parce que je voulais vous le faire connaître d'abord, ma bien-aimée, il y a des hommes que l'on ne juge bien qu'en les voyant.

— C'est vrai ; répondit gracieusement la jeune fille.

— J'ai des excuses à vous faire, *senorita*, reprit don Estevan.

— A moi, caballero, déjà ? dit-elle avec un rire perlé et cristallin.

— Oui, car bien involontairement j'ai causé son retard à se rendre auprès de vous.

— Comment donc cela ?

— Parce qu'il m'a rencontré sur son chemin, blessé, évanoui et dans l'espace d'une heure, m'a deux fois sauvé la vie, *senorita*.

— Rassurez-vous, caballero, reprit-elle avec un fin sourire, je ne vous garderai pas rancune ; bien au contraire, je remercie don Luis de nous avoir conservé un ami qu'il aime, et que, je le sens, j'aimerai bientôt moi aussi comme un frère.

— Oh ! *senorita*, vous me comblez, dit le jeune homme avec émotion, ma vie tout entière ne suffira pas à m'acquitter envers vous ; dès ce moment elle vous appartient.

— Je l'accepte, répondit-elle avec sentiment ; entourés comme nous le sommes d'ennemis puissants et implacables, une amitié comme la vôtre est précieuse, *senor don Estevan*.

— De ces ennemis, *senorita*, il en est un, je suis heureux de vous l'apprendre, qui n'est plus à redouter ; cet ennemi n'existe plus !

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle avec une curiosité inquiète.

— Luis vous expliquera cela, *senorita*, répondit-il en souriant ; c'est lui qui a tout fait ; c'est donc à lui à vous instruire.

En ce moment un bruit de pas se fit entendre sous le couvert.

— Ohut ! dit don Luis en mettant un doigt sur ses lèvres, voici quelqu'un.

En effet, don Juan de Dios Suarez ne tarda pas à paraître.

La jeune fille s'avança vers lui, lui jeta les bras au cou et l'embrassa à plusieurs reprises avec tendresse.

— Bonjour, mignonne, répondit gaiement le Ranchero tout en lui rendant ses caresses, tu es fraîche comme une fleur de chirimoya ; as-tu fait de beaux rêves ?

— Très beaux, *tatita*, j'ai toute la nuit rêvé à vous.

— Mentouse ! s'écria-t-il en riant, petite dissimulée, tu ne me donnes pas le change, je sais bien à qui tu as rêvé.

— Ah, *tatita* ! fit-elle en devenant rose comme la fleur du suchil.

— Pour te punir de ton mensonge je t'enlève ton fiancé !

— Vous m'enlevez Luis !

— Oh ! rassure-toi, pas pour longtemps ; tout est bouleversé ici depuis quelques jours, le diable m'emporte je ne sais plus où donner la tête ni auquel entendre.

— Pauvre père ! fit-elle en l'embrassant, c'est mon mariage qui vous occasionne tous ces ennuis.

— Je ne me plains pas, *cáline*, puisqu'il s'agit de ton bonheur ; mais j'ai besoin de ton fiancé.

— Je suis à vos ordres, don Juan de Dios.

— Disposez donc de lui, puisqu'il le faut, père.

— A la bonne heure, voilà des enfants obéissants ; c'est plaisir ; mais rassurez-vous, je ne suis pas un tyran ; il s'agit tout simplement de presser l'arrivée du ganado que j'attends et que je ne vois pas venir ; don Luis se rendra à l'OJO DE AGUA où il se trouve en ce moment.

— Bon ! n'est-ce que cela ? dit don Luis, je suis prêt.

— Mais ne pourriez-vous pas charger quelqu'autre personne de cette ennuyeuse commission ?

— Certes, je l'aurais fait si cela m'eût été possible.

— Qu'il parte donc, puisqu'il le faut, dit-elle en étouffant un soupir.

— Je l'accompagnerai, dit don Estevan.

— C'est cela, reprit le Ranchero ; il sera plus tôt de retour.

— Et moi je serai tranquille, le sachant avec son ami, reprit la jeune fille en souriant.

— Voilà qui est dit, fit le Ranchero en se frottant les mains ; seulement il faut partir tout de suite.

— Comment tout de suite ? se récria la jeune fille.

— Dame ! plus tôt il partira plus tôt il sera de retour.

Bref, grâce au seigneur don Juan de Dios Suarez, qui comme tous les complices inconscients fit des miracles de finesse, sans se douter le moins du monde que lui-même tout le premier il était dupe, les choses s'arrangèrent à la satisfaction générale.

Une heure plus tard don Luis Perez, don Estevan de San Lucar et Sidi Muley, montaient à cheval et quittaient la maison du Ranchero, suivis de Diamant ; sans que personne soupçonnât les motifs secrets de leur départ, ni l'endroit où ils se rendaient, ce que du reste don Luis Perez lui-même ignorait.

Le jeune homme furieux contre son valet Organo, avait refusé de voir celui-ci, persuadé plus que jamais que son ivrognerie avait seule été cause de l'accident dont le pauvre diable avait été victime pendant la nuit précédente.

Les trois hommes, après avoir traversé à gué le Rio Grande del Norte un peu au-dessus du Presidio del Norte, s'étaient lancés à pleine course à travers les déserts, en obliquant un peu par la gauche dans la direction de la Sierra Madre. Il était à peine huit